

BULLETIN D'INSTITUTEURS
BIBLIOTHÈQUE
DE LA SEINE

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR

LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

SIXIÈME SÉRIE. — TOME DIX-SEPTIÈME

ANNÉE 1879

JANVIER — JUIN

PARIS

LIBRAIRIE DE CH. DELAGRAVE

ÉDITEUR DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

15, rue Soufflot, 15

1879

DE BASSAC A HUÉ

(AVRIL-AOUT 1877) ¹.

par le Docteur J. HARMAND

Médecin de la Marine.

Monsieur le Président, j'ai l'honneur de vous adresser quelques détails destinés à expliquer mes itinéraires entre La-Khôn et Hué, c'est-à-dire, la dernière partie de mon voyage.

La carte publiée aujourd'hui par la Société de Géographie comprend, outre le tracé de ce dernier itinéraire, le circuit que j'ai fait à l'est de Bassac, sur le grand plateau des *Bolovens*, et la région d'Attopeu, avec la partie explorée par moi du cours du Sé-Keman. Le récit de cette pénible course a été donné dans le *Bulletin* de septembre 1877, et il suffira de s'y reporter.

Il ne me reste donc plus à parler maintenant que de mon trajet entre Bassac et La-Khôn, et de la traversée de Mé-Khong jusqu'à la capitale de l'empire d'Annam (avril-août 1877).

J'ai adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique un rapport général concernant les mêmes itinéraires, il a été publié dans les *Archives des Missions Scientifiques* (3^e série, t. V, 1878).

Afin que ce travail ne fasse pas double emploi avec le précédent, je me bornerai à donner à la Société des renseignements plus spécialement géographiques, accompagnés de quelques réflexions sur les sujets qui peuvent l'intéresser. Mais il me sera impossible cependant d'éviter quelques redites.

Je quittai Bassac le 16 avril 1877, après avoir expédié toutes les collections que j'avais réunies jusque-là, et qui

1. Lettre adressée au Président de la Société. Voir la carte jointe à ce numéro.

sont arrivées à Saïgon et de là au Muséum d'histoire naturelle dans un état de conservation satisfaisant.

Très-affaibli, encore à cette époque, des suites d'une fièvre rémittente bilieuse qui m'avait saisi à mon retour d'Attopeu, je n'étais guère en mesure de me livrer aux excursions et aux chasses que je faisais habituellement. Aussi, étais-je très-heureux, me trouvant sur le cours connu du Mé-Khong, de pouvoir me livrer sans remords à un repos complet. Je restai étendu jour et nuit, sur les caisses empilées au fond de mon étroite pirogue, dans l'espace exigü comme un cercueil, entre leur surface inégale et le toit de feuilles qui me protégeait assez mal contre les ardeurs du soleil.

Je n'ai rien à signaler de nouveau sur tout le parcours du fleuve entre Bassac et Pak-Moun. Les eaux étaient très-basses et décroissaient encore. A partir de Pak-Moun, le Nam-Không se rétrécit beaucoup; les bords alluvionnaires disparaissent complètement et sont remplacés par des roches de grès, presque toujours à pic ou surplombantes. Pendant plusieurs jours, à cette époque de l'année, il n'y a pas de rapides dangereux et la profondeur du chenal reste considérable. Toutefois le courant est toujours violent, et la nature des berges rend le halage difficile, parfois impossible, de sorte que l'on n'avance que très-lentement.

Avant d'arriver à Kemmerât, on rencontre deux rapides d'un passage fatigant : le Kheng Gnia-Pheut et le Pala-Khay. Il est nécessaire de décharger les pirogues, mais je n'ai pas eu à traverser les périls signalés en ces endroits par M. Delaporte et surtout par MM. Rheinart et d'Arfeuille. L'aspect du fleuve et les difficultés de son cours varient du tout au tout suivant la hauteur de ses eaux. Tel passage, si facile à franchir aux grandes eaux qu'on ne l'a pas même signalé dans les explorations précédentes, m'a donné, à moi, une des plus violentes émotions de tout mon voyage. Je veux parler du Kheng de l'île Sâ, à quelques heures au-dessus de Kemmerât.

En ce point, il ne reste aux basses eaux qu'un seul chenal praticable aux pirogues, mais où l'eau se précipite furieuse et bouillonnante pendant plus d'un kilomètre. Les pointes aiguës des roches noires et brillantes apparaissent et disparaissent tumultueusement au milieu de l'écume, menaçantes comme les dents d'un squalo gigantesque, toujours prêtes à fendre et à couler les pirogues au moindre faux coup de gaffe.

Le courage impassible, le sang-froid des Laotiens en ces circonstances est véritablement très-remarquable, et mérite une admiration que je ne cache pas, maintenant, bien que sur le moment je me sois bien gardé de la manifester.

A partir de ce rapide, au-dessus de Kemmerât, les rives de Nam-Không s'abaissent de nouveau, le fleuve s'élargit, redevient calme et reprend encore une fois l'aspect qu'il présente au-dessus de Phnom-Penh. Toutefois la rive droite est presque seule habitée. Sur la rive gauche les villages sont faibles et rares et les cultures de peu d'étendue. On voit que la conquête de cette rive est beaucoup plus récente : la race thay n'a été ni assez forte ni assez compacte pour l'accomplir entièrement, et je crois même qu'elle n'y parviendra jamais, du moins dans l'état actuel des choses ; il reste là une grande œuvre réservée à notre race, ou, si nous n'y prenons garde, à la race chinoise.

C'est dans cette région relativement riche et peuplée de la rive droite que se trouve le célèbre sanctuaire de Peunom, sur lequel il y aurait bien des remarques à faire, au point de vue de l'histoire de l'art indo-chinois. Édifice de transition entre l'ancienne époque cambodgienne et l'architecture thay moderne, son étude minutieuse peut donner lieu à des observations intéressantes, mais qui trouveraient mal leur place dans ce recueil. Il me suffira de rappeler ici que certaines inscriptions qu'on y trouve sont identiques à d'autres que j'ai relevées tout près de Phnom-Penh. Parfaitement lisibles pour les bonzes laotiens, car

